

CHAPITRE XIII.

INDE.

Les monuments en pierre brute de l'Inde sont probablement aussi nombreux, sinon plus, que tous ceux d'Europe réunis, et ils leur ressemblent tellement qu'ils doivent nécessairement trouver place dans cette étude. L'histoire de l'architecture dans l'Inde semble du reste de nature à jeter tant de jour sur les problèmes qui se rattachent aux monuments mégalithiques de l'ouest que, pour cette seule raison, elle mérite beaucoup plus d'attention qu'on n'est habitué à lui en accorder.

Nous ne pensons pas que personne soit disposé à contester aujourd'hui l'antique civilisation au moins des régions septentrionales de l'Inde. Que les Aryens aient franchi l'Indus 3000 ans av. J.-C., comme nous le croyons, ou seulement 2000 ans, comme d'autres le prétendent, il importe assez peu pour le cas présent. On admet généralement que les Védas furent recueillis et copiés 1300 ans avant notre ère, et les Lois de Manou, sept ou huit siècles avant cette date; or, ces ouvrages paraissent indiquer une civilisation de quelque importance. Ayodia était une cité prospère à l'époque des incidents décrits dans le *Ramayana* (1), de même que Hastinaoura, lorsque se passèrent les événements racontés dans un autre poème, le *Mahabharata*, c'est-à-dire mille ou deux mille ans av. J.-C. Pour passer à des temps plus rapprochés des nôtres, toutes les circonstances décrites dans les mille et une légendes relatives à la vie et à l'enseignement de Çakia-Muni (623 à 543 av. J.-C.), montrent un pays plein de villes et de palais, et possédant un haut degré de civilisation; or, ces légendes sont si nombreuses et tellement conformes les unes aux autres, qu'elles ont presque la valeur de documents historiques.

(1) Épopée indienne, en langue sanscrite, célébrant les aventures de Rama. Il en existe une traduction en français (*Trad.*).

Cependant l'on sait aujourd'hui qu'aucun des monuments ou édifices en pierre qui existent actuellement dans l'Inde ne remonte à plus de 250 ans av. J.-C. Outre cette preuve négative, le fait que 150 ou 200 ans avant notre ère les monuments en pierre ne sont encore qu'une imitation et comme une copie des charpentes en bois, montre bien que l'on a atteint les *incunables* de cet art en ce pays. Évidemment il ne suit pas de là qu'avant cette époque les cités n'aient pas été splendides et les palais magnifiques. Les palais et les monastères de Birmanie et de Siam sont à peu près exclusivement en bois, ce qui ne les empêche pas d'être plus riches que les édifices en pierre de l'ouest. Quoi qu'il en soit, les Indiens paraissent s'être contentés de ce mode moins durable d'architecture, jusqu'à ce que l'influence des Grecs de la Bactriane leur ait fait adopter la pierre comme matériaux pour leur construction.

En présence d'un tel fait, y a-t-il lieu d'être surpris que les grossiers habitants de l'Europe se soient contentés d'ouvrages en terre jusqu'à ce que l'exemple des Romains leur eût appris l'emploi de matériaux plus solides? Et qu'on ne dise pas que si nos ancêtres avaient puisé cette idée chez les Romains, ils eussent adopté le style architectural de ce peuple: les Indiens n'ont pas agi de la sorte. Leurs premiers essais d'architecture en pierre sont des imitations serviles de l'architecture en bois; ils conservèrent leurs anciennes formes sans presque nul changement pendant deux ou trois siècles et, lorsque graduellement la transformation se fit, ce ne furent pas les formes grecques ou étrangères que l'on adopta, mais bien des formes nouvelles et propres au pays. Nous avons il est vrai, sous le règne d'Asoka, des ornements grecs ou plutôt assyriens (1) et quelque chose comme une nouvelle Persépolis, dans quelques-unes des plus anciennes excavations (2), mais ce genre disparut et ce ne fut que cinq siècles plus tard que l'on construisit les monuments de Bactria et d'Amravati (3). Or, de même que la race civilisée copia ses anciennes formes en bois avec toute la délicatesse de sculpture dont

(1) *History of Architecture*, par l'auteur, II, p. 459.

(2) *Caves of Baja and Bedsa in Western Ghâts*; non publié.

(3) *Tree and Serpent Worship*, par l'auteur, p. 135.

le bois est susceptible, de même la race barbare semble avoir reproduit les formes en rapport avec sa situation, les seules qu'elle pût apprécier.

Une autre particularité de l'architecture indienne mérite d'être mentionnée comme tendant à modifier l'un des dogmes les plus généralement admis dans la critique occidentale. Lorsque l'on parle de monuments tels que ceux de New-Grange ou de Locmariaker, dont les voûtes en pierre constituent ce qu'on appelle en langage technique un arc horizontal, il est assez habituel de dire que cette forme est antérieure à la forme rayonnante d'invention romaine; or, l'étude des monuments de l'Inde nous montre que cette idée n'est nullement fondée. Lorsque Kutb-u-Deen voulut signaler son triomphe sur les idolâtres en l'an 1206 de notre ère, il employa les Hindous pour lui ériger une mosquée dans sa nouvelle capitale, Delhi. Au centre de la mosquée, il dessina une grande arcade de 6^m60 d'ouverture sur 16 mètres de hauteur, et lui donna la forme d'un arc aigu composé de deux côtés d'un triangle équilatéral sphérique. C'était la forme communément employée par les Sarrazins pour les ouvertures à Ghazni ou à Balkh, au commencement du treizième siècle; mais elle dépassait la puissance des Hindous. Ils élevèrent cependant le monument, puisqu'il existe encore aujourd'hui, quoique mutilé; mais tout y est horizontal comme leurs propres dômes, à part deux grandes pierres qui forment le sommet de l'arc (1). Quelques années plus tard, les conquérants mahométans avaient appris aux Hindous, devenus leurs sujets, à construire des arcs rayonnants, et depuis ce temps, toutes les mosquées ou constructions mahométanes ont eu des arcs formés comme les nôtres; mais à part quelques-uns, qui datent du règne du cosmopolite Akbar, pas un édifice ou temple hindou ne possède un arc dans le sens où nous prenons aujourd'hui ce mot.

Un exemple frappant de cette particularité se rencontre dans la province de Guzerat. Là se voient encore les splendides ruines de la cité d'Ahmedabad, bâtie par les rois mahométans de la province, entre les années 1411 et 1583 (2). Toutes les mosquées et autres constructions

(1) *History of Architecture*, par l'auteur, II, p. 649.

(2) *Architecture of Ahmedabad*, 120 photographies avec texte. Murray, 1868.

y sont arquées et voûtées dans un seul style. Dans la même province se trouve la cité sainte de Palitana, avec ses centaines de temples, quelques-uns du XI^e siècle, d'autres du siècle actuel, d'autres en voie de construction; or, pas un seul arc ne se rencontre dans l'enceinte de cette cité. Il en est de même dans l'Inde entière: partout l'arc domine dans les édifices mahométans; nulle part il ne se voit dans les temples hindous. Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que du moment où l'on franchit la frontière, l'on retrouve cette forme d'architecture; elle est fort commune en Birmanie, par exemple, dans des édifices dont quelques-uns remontent certainement jusqu'au X^e ou XI^e siècle, et elle y existe avec toutes les variétés que nous lui connaissons aujourd'hui (1). Mais si nous étendons nos recherches un peu plus à l'est, nous constatons encore son absence, et cela dans un pays extrêmement riche en merveilleuses constructions: ponts, viaducs et voûtes. Pas un arc n'a, en effet, été découvert dans tout le royaume du Cambodge.

C'est là sans doute un fait anormal et étrange. Il ne serait pas impossible cependant d'en donner l'explication, mais ce n'est pas ici le lieu. Nous n'avons voulu qu'une chose: faire connaître cette anomalie apparente, afin que l'on ne soit pas tenté de déduire témérairement des conclusions chronologiques de la présence ou de l'absence des arcs dans une construction.

Une autre leçon non moins instructive, que l'on peut tirer de l'étude des antiquités de l'Inde, c'est la curieuse, mais persistante juxtaposition que présente ce pays des formes les plus élevées de la civilisation avec les types de la barbarie la plus profonde. Partout, dans l'Inde, le passé et le présent se confondent; non pas, comme on le prétend ordinairement, que l'Hindou ne soit pas susceptible de changement: c'est le contraire qui est la vérité. Lorsque son histoire s'ouvrit pour la première fois pour nous, l'Inde était bouddhiste, et pendant huit ou neuf cents ans ce fut la religion dominante: or, il n'y a pas aujourd'hui un seul établissement bouddhiste dans toute l'étendue du pays. Les religions qui suc-

(1) Yule, *Mission to the Court of Ava*, p. 43.

cédèrent au bouddhisme étaient alors nouvelles et elles ont depuis constamment changé, de sorte que l'Inde contient aujourd'hui plus de religions et des sectes plus nombreuses qu'aucune partie du monde de même étendue. Dans les six derniers siècles, un cinquième de la population a adopté la religion mahométane, et l'on est tout disposé à en suivre une nouvelle, pour peu qu'elle soit à la mode du jour. Mais malgré ce changement incessant, il y a des tribus et des races qui ne subissent aucun progrès.

Prenons un exemple entre mille. Oudjéin était un grand entrepôt commercial du temps des Grecs; ce fut la résidence d'Asoka l'an 260 avant J.-C.; ce fut plus tard l'Ozène du Périple, la capitale du grand Vicramaditya au milieu du V^e siècle; ce fut enfin la cité choisie par Jey Sing pour l'érection d'un de ses grands observatoires sous le règne d'Akbar. Cependant, presque en vue de cette ville, se trouvent des tribus de Bhils qui vivent aujourd'hui comme ils vivaient longtemps avant l'ère chrétienne. Ils ne sont pas agriculteurs, à peine pasteurs, mais vivent principalement du produit de la chasse. Avec leurs arcs et leurs flèches, ils poursuivent le gibier sauvage comme l'ont fait leurs ancêtres de temps immémorial. Jamais ils n'ont eu l'idée d'apprendre à lire ou à écrire; ils n'ont aucun genre de littérature, à peine une tradition. Cependant le Bhil était là avant le Brahmane; le plus fier souverain de Rajpootana reconnaît le Bhil comme le propriétaire du sol, et nul candidat au trône ne considère son titre comme complet s'il n'a reçu le *tika* des mains de ces nomades. Si l'Inde était un pays divisé par de hautes chaînes de montagnes ou qu'il y eût quelque part des forêts impénétrables ou d'infranchissables déserts, l'on comprendrait encore cette coexistence de deux formes sociales si distinctes; mais c'est le contraire qui existe. Depuis les monts Himalaya jusqu'au cap Comorin, nul obstacle ne se présente et, sans doute, ne se présenta jamais au libre commerce des diverses races qui habitent la contrée. S'il faut en croire les traditions sur lesquelles repose l'épopée du Ramayana, des armées parcoururent de long en large le pays, mille et peut-être deux mille ans avant J.-C. Les Brahmanes portèrent leurs armes et leur

littérature jusqu'au sud, à une époque très-ancienne; les Bouddhistes se répandirent sur tout le territoire; les Djainas leur succédèrent; les Mahométans conquièrent le Maïssour et le Karnatic et s'y fixèrent, mais tout cela n'y a rien fait; les Bhils, les Coles, les Gonds, les Todas et d'autres peuples sont restés ce qu'ils étaient; ils ont continué de suivre les coutumes de leurs ancêtres, comme si l'étranger n'était pas venu s'établir au milieu d'eux.

INDE ORIENTALE.

De ces généralités il nous faut passer à deux exemples qui viennent plus directement éclairer notre sujet. Nous devons d'abord dire un mot des Khonds, ces druides de l'est, qui rendent leur culte à la divinité dans les bois, sacrifient des victimes humaines et conservent d'autres pratiques analogues, dignes de nos ancêtres (1). Ces tribus se rencontrent en partie dans les plaines, en partie sur une série de collines qui limitent du côté ouest la province de Cuttack. Tout près de là existe une rangée de collines rocheuses appelées Udyagiris, dans lesquelles se trouvent des excavations bouddhistes, — quelques-unes antérieures à l'ère chrétienne, — que l'on peut ranger parmi les plus belles et les plus intéressantes de l'Inde (2). Un peu plus loin se voit la grande tour du temple de Bobaneswar et les nombreux petits temples dédiés au culte de Siva, qui fut établi ici, dans toute sa splendeur, au VII^e siècle. Plus loin encore se dresse, sur le bord de l'Océan, la grande tour du temple de Juggernaut, à Puri, temple élevé au XII^e siècle pour

(1) Les renseignements qui concernent les Khonds sont empruntés principalement à un ouvrage intitulé *Memorials of Service*, par le major Charteris-Macpherson, 1865.

(2) Pendant plusieurs années, j'ai fait tout ce qui a été en mon pouvoir pour me procurer des moulages ou des photographies de deux bas-reliefs qui existent dans ces grottes; mais tous mes efforts ont été vains. En 1869, le gouvernement envoya une expédition à Cuttack, avec des dessinateurs et des photographes; mais ces Messieurs comprirent si bien leur mission, qu'ils dépensèrent leur temps et leur argent à dessiner des minarets et des sculptures sans nulle beauté, et s'en revinrent sans avoir rien fait. Il faut espérer, dans l'intérêt de l'histoire et de l'art indien, que l'on ne s'en tiendra pas là.

le culte de Vichnou. Or, c'est tout près de là, tout près aussi de ces ascètes qui consacrent leur vie à empêcher de verser le sang du moindre des êtres créés, en vue de Bobaneswar ou de Puri, que l'on rencontre ces Khonds que Macpherson, reproduisant presque sans le savoir les paroles de Tacite (*Germ.*, 9), nous dépeint de la manière suivante : « Ils ne se servent ni de temples, ni d'images pour leur culte. Ils ne peuvent comprendre et trouvent absurde l'idée de bâtir une maison en l'honneur d'une divinité, ou dans l'espoir qu'elle sera présente, d'une façon spéciale, dans un lieu semblable à une habitation humaine. Des bois que n'a jamais atteint la cognée, des rochers sauvages, les sommets des collines, les fontaines et les bords des rivières, tels sont à leurs yeux les lieux les plus convenables pour le culte. » C'est dans ces bois sacrés que tous les ans des victimes humaines étaient offertes pour apaiser la colère du terrible Tari et procurer aux terres la fertilité. En 1836, notre nation intervint, et avec succès sans doute, pour mettre un terme à ces barbaries; mais que son action répressive vienne à disparaître et les sacrifices ne manqueront pas de se renouveler immédiatement. Ce que les Bouddhistes et les Brahmanes n'ont pu faire pendant au moins deux mille ans d'efforts, il n'est pas à espérer que nous, étrangers, nous le fassions en quelques années, à moins que nous ne recourions au système adopté par nos ancêtres et que nous ne prenions le parti d'exterminer ceux qui adhèrent si obstinément à de telles pratiques (1). Si les Romains d'abord, les Celtes ensuite, n'avaient fait usage de l'épée et de la corde contre la race antérieure, l'on verrait peut-être encore aujourd'hui célébrer des sacrifices humains dans les plaines de la Beauce, aux environs de Chartres, et l'on trouverait des gens qui élèveraient des dolmens dans la vallée de la Dordogne. Quant aux Indiens, il leur en coûte de se servir de procédés de cette nature, et à moins que quelque raison politique ne les pousse à le faire, il est rare qu'ils interviennent dans les pratiques religieuses de leurs voisins.

Si des collines habitées par les Khonds nous nous dirigeons vers le

(1) Le christianisme vrai a d'autres remèdes et n'autorise pas l'extermination. (*Trad.*)

nord, au travers du delta du Gange, et que nous arrivions aux monts Khassias, nous trouvons un état de choses tout différent, mais non moins intéressant au point de vue de la question qui nous occupe. Ces monts sont situés entre la vallée d'Assam et les plaines de Sylhet et atteignent une altitude de 1,500 à 1,800 mètres. Si les pluies n'y étaient continuelles pendant la mousson sud-ouest, ce serait l'un des lieux les plus délicieux du Bengale; mais un pays où il tombe sept mètres d'eau en trois mois est un séjour peu enviable, au moins pendant un quart de l'année. Dans toute la partie occidentale de cette région montagneuse habitée par des tribus qui portent le nom générique de Khassias, se trouve une multitude de monuments en pierre brute : il serait probablement impossible de trouver une portion du globe de même étendue qui en contient davantage (fig. 200). Tous les voyageurs qui ont visité ce pays ont été frappés du fait

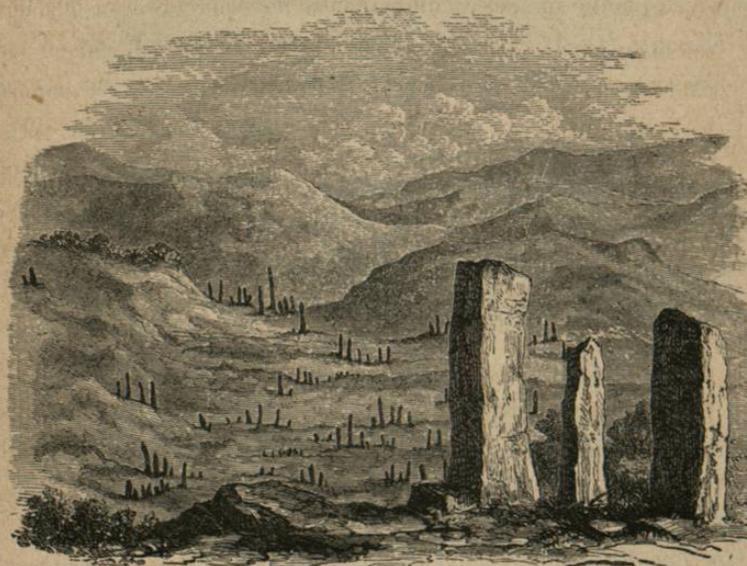


Fig. 200. — Une vue dans les monts Khassias (Hindoustan).

en même temps que de la curieuse ressemblance que présentent ces monuments avec ceux d'Europe. Cette ressemblance est telle que longtemps il a été de mode de considérer ces divers monuments comme identiques. Dans cette supposition, pour connaître les motifs qui ont présidé à la

construction des mégalithes d'Europe, il eût suffi de savoir dans quel but les Indiens élevaient les leurs : or, la chose semblait facile : les Indiens ne font nul mystère à cet égard ; plusieurs de leurs monuments ont été élevés il y a quelques années seulement, d'autres se construisent encore aujourd'hui et toujours dans les mêmes formes. Il y avait donc toute chance, semblait-il, d'arriver à résoudre les problèmes qui se rattachent aux monuments mégalithiques ; mais une étude plus attentive du sujet est venue dissiper ces illusions.

Les Khassias brûlent leurs morts, pratique qui ne peut guère avoir eu son origine dans cette contrée, car pendant trois mois de l'année il est impossible, à cause de la pluie, d'allumer du feu hors des maisons ; aussi, lorsque quelqu'un meurt pendant cette période, le corps est placé dans un cercueil formé d'un tronc d'arbre creux et conservé dans du miel, jusqu'à ce qu'un beau jour vienne permettre de célébrer convenablement ses obsèques (1). D'après M. Walters, les urnes qui contiennent les cendres sont conservées dans de petites cases circulaires dont le sommet

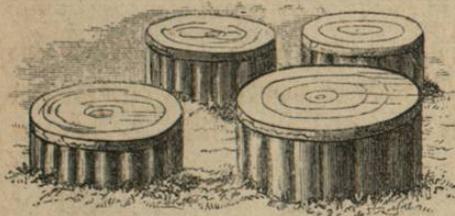


Fig. 201. — Sièges funéraires des Khassias.

aplati constitue de véritables sièges qui existent dans le voisinage immédiat de tous les villages, et sont, en effet, utilisés pour s'asseoir par les indigènes dans leurs réunions publiques ; mais on ne nous dit pas si un siège sert pour une famille tout entière ou jusqu'à ce qu'il soit rempli d'urnes, ou bien si on en prépare un nouveau chaque fois qu'un personnage de distinction vient à mourir (2).

L'origine des menhirs est quelque peu différente. Si l'un des membres de la tribu des Khassias tombe malade ou redoute quelque malheur, il invoque l'un de ses ancêtres décédés dont il s'imagine que l'esprit peut venir à son secours. Il importe peu que ce soit un père ou une mère, un

(1) Schlagintweit, dans *Asiland*, n° 23, 1870, p. 530.

(2) *Asiatic Researches*, XVII, p. 502.

oncle ou une tante, ou quelqu'autre parent plus éloigné. Pour ajouter à sa prière, il promet, s'il est exaucé, d'ériger une ou plusieurs pierres

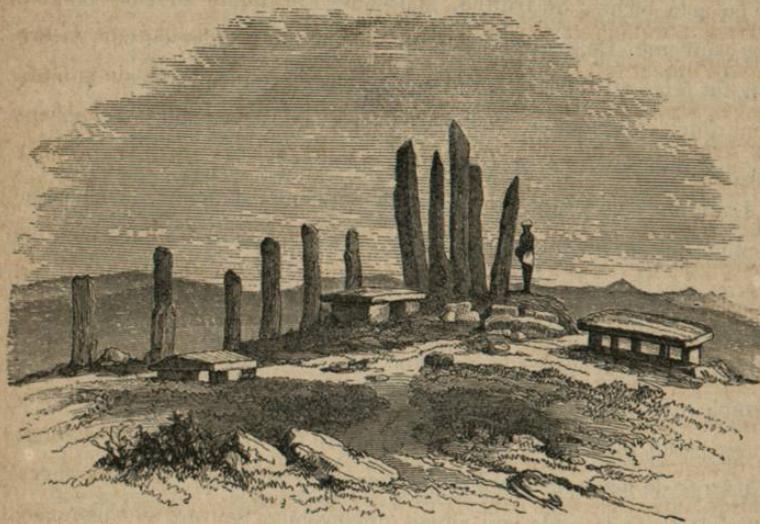


Fig. 202. — Menhirs et Tables.

en l'honneur du défunt (1), et il ne manque jamais à son engagement. Si la guérison a été rapide, ou le malheur qu'il craignait promptement détourné, d'autres adresseront leurs prières à la même personne et



Fig. 203. — Pierre à turban et Table.



Fig. 204. — Trilithe.

feront des vœux analogues. C'est ainsi qu'il arrive parfois qu'une personne, homme ou femme, qui n'avait rien de remarquable pendant sa vie, peut avoir un grand nombre de monuments élevés en son honneur.

(1) Major Godwin Austen, *Journal anthropol. Institute*, I, p. 127.

La pierre du milieu est souvent couronnée par une sorte de chapiteau ou d'ornement en forme de turban; quelquefois deux pierres sont réunies de façon à former un trilithe, mais alors sans doute elles ne comptent que pour une. Le major Austen mentionne un groupe de cinq pierres qui fut érigé en 1869, à la suite d'un autre groupe du même nombre, dont une vieille femme avait été honorée en conséquence des services qu'elle avait rendus à sa tribu après sa mort (1).

L'origine des tables de pierre ou dolmens est moins bien connue. Comme les sièges funéraires, elles paraissent être, fréquemment du moins, des lieux de réunion. L'un de ces dolmens, mesuré par le major Austen, avait 9 à 10 mètres de longueur sur 3 mètres de largeur et 30 centimètres d'épaisseur moyenne. On y montait par des degrés et il semble qu'on eût pu y tenir audience. La grande pierre de ce monument pesait plus de 23 tonnes. Une autre est décrite comme mesurant 9 mètres de longueur sur 4 de largeur et 40 centimètres d'épaisseur, et elle n'est pas la seule qui ait ces dimensions. Souvent ces blocs sont posés à quelque hauteur au-dessus du sol, sur des monolithes ou piliers massifs.

En présence de pareils faits, il n'y a pas lieu de s'étonner beaucoup de ce que l'on ait pu arriver à construire Stonehenge, Avebury et les autres monuments européens. Physiquement, les Khassias sont dans une position très-inférieure à celle de nos ancêtres. Leur état de civilisation est à peine au-dessus de la sauvagerie et leur connaissance des arts mécaniques est des plus primitives. Ajoutez à cela que leur pays est accidenté et montagneux au plus haut degré. Cependant, malgré tous ces désavantages, ils transportent ces grandes pierres et les dressent avec la plus grande facilité (2), et l'on s'étonne que nos ancêtres aient pu faire quelque chose d'analogue, il y a quatorze siècles!

Il n'y a, paraît-il, dans ces régions montagneuses, ni tumulus, ni

(1) Major Godwin Austen, *Journal anthropol. Institute*, I, p. 126.

(2) Une note et quelques dessins insérés dans les *Matériaux pour l'Histoire de l'Homme* (1876, p. 186) donnent une idée de la façon dont s'y prennent les Indiens pour arriver à transporter et à ériger leurs gigantesques menhirs (*Trad.*).

pierres sculptées d'aucune sorte, ni cercles, ni alignements, ni rien de ce qui peut nous rappeler des champs de bataille. La ressemblance des deux formes d'art n'est donc pas aussi frappante qu'elle le paraît au premier abord; elle est suffisante cependant pour attirer l'attention (1).

Un des points les plus curieux que nous fournisse l'examen des deux tribus dont il vient d'être question, c'est que, dans Cuttack, nous avons des bois sacrés, des sacrifices humains, un clergé tout-puissant s'adonnant à la divination et diverses autres particularités toutes communes au druidisme, mais pas une seule pierre levée ni aucun autre monument analogue. Dans les monts Khassias au contraire, nous avons des dolmens, des menhirs, des trilithe et la plupart des formes de l'architecture mégalithique, mais pas de clergé influent, pas de sacrifices humains, pas de bosquets ni rien qui rappelle la religion druidique (2).

Pour l'Européen, le fait le plus intéressant qui ressorte de cette étude des monuments de l'Inde, c'est probablement leur date. Nous ignorons à quelle époque remontent les plus anciens, mais nous savons que plusieurs ont été érigés dans les limites du siècle actuel, quelques-uns dans les dernières années. Ce fait est d'autant plus remarquable qu'il se produit en présence et au contact immédiat de deux formes beaucoup plus élevées de civilisation.

(1) Elle n'est guère moindre, à notre avis, que celle qui existe entre deux contrées quelconques de l'Europe. Ce qui constitue le plus essentiellement l'architecture mégalithique, ce sont les dolmens et les menhirs; on peut dire que les cercles et les tumulus n'en sont que des accessoires. Or, les dolmens et les menhirs sont aussi communs dans l'Inde qu'en Europe. Si donc l'on admet que les monuments mégalithiques d'Europe sont, en raison de leurs similitudes, l'œuvre d'un même peuple, l'on doit, pour être logique, reconnaître que ceux de l'Inde ont la même origine. Il faudrait alors voir dans ces Indiens constructeurs de dolmens les restes de ce peuple que l'on suppose avoir parcouru l'Europe en semant sur son passage des constructions mégalithiques. Tout cela n'est guère vraisemblable. Mieux vaut considérer *à priori* les mégalithes de chaque contrée comme ayant une origine indépendante, dont les recherches des archéologues doivent avoir pour but de fixer la date. L'idée d'une connexion nécessaire entre les dolmens des divers pays ne peut que conduire à des erreurs déplorables. (*Trad.*)

(2) Aussi ne prétendons-nous nullement que les dolmens de l'Inde soient d'origine celtique; mais l'on ne saurait rien conclure de là par rapport à ceux d'Europe. (*Trad.*)

Au pied des monts Khassias, au nord, se trouve le fameux royaume hindou de Kamaroupa. Jusqu'à quelle époque remonte-t-il? On l'ignore, mais sa fondation fut certainement antérieure à l'ère chrétienne, et lorsque Hiouen-Thsang le visita au commencement du septième siècle, il le trouva riche et prospère et contenant des « temples par centaines (1). » L'on découvre continuellement aujourd'hui dans les jungles des ruines de temples moins anciens peut-être que cette date, mais montrant une prospérité continue jusqu'à une époque toute récente. Tous ces temples sont richement sculptés, et ils sont ornés avec cette exubérance de détails qui caractérise l'architecture hindoue.

Au pied méridional se trouve Sylhet. On ignore quand cette ville fut fondée, mais elle fut certainement occupée par les Mahométans il y a quelques siècles et ornée de mosquées et de palais. Cependant les Khassias n'ont pas semblé prendre garde à ces nouvelles formes de civilisation. Ils ont eu sans doute avec leurs auteurs des relations de commerce : mais tel est leur attachement à leur ancienne foi qu'ils n'en ont pas moins continué d'ériger leurs grossiers monuments de pierre et il est douteux que nos soldats ou nos missionnaires puissent jamais les arracher à ce culte étrange. — Voilà certes des faits qui sont bien de nature à conseiller la prudence aux archéologues, dans leurs déductions relatives à l'origine des monuments mégalithiques en Europe.

INDE OCCIDENTALE.

Dans la partie opposée de l'Inde se trouvent quelques groupes analogues à ceux des monts Khassias et, en apparence, élevés dans le même but. Ils sont cependant beaucoup moins connus et ne sont décrits, ou du moins figurés, que par un seul voyageur (2). Le plus remarquable d'entre eux est situé près de Belgaum. Il se compose de deux rangées de treize

(1) *Mémoires sur les contrées occidentales*, III, p. 136.

(2) Le colonel Forbes Leslie, *Early Races of Scotland*, t. II. Ils ont aussi été décrits par le docteur Stevenson. Il serait à désirer, dans l'intérêt de l'ethnographie, que l'on possédât des renseignements plus complets sur ces rangées de pierres.

pierres chacune, suivies d'un autre de trois pierres, les nombres étant toujours impairs, comme au Bengale. De l'autre côté, l'on voit quatre de ces petits autels ou tables qui accompagnent toujours ces groupes de pierres dans les monts Khassias. Ici, cependant, les pierres sont beaucoup plus petites; celles qui occupent le centre des rangées n'ont que 1^m20 de haut environ et celles des extrémités peut-être 30 centimètres. Eurent-elles la même destination? Le colonel Leslie ne nous le dit pas, mais elles ressemblent tellement aux précédentes qu'il n'est guère douteux qu'elles ne soient, comme elles, des monuments votifs élevés en l'honneur des ancêtres décédés.

Une autre classe de monuments circulaires semble, à première vue, promettre davantage, comme moyen de comparaison avec ceux de notre pays. Il s'agit d'un cercle de 6 à 9 mètres et quelquefois de 12 mètres de large, constitué par un grand nombre de petites pierres de 20 à 50 centimètres de hauteur et entourant une ou trois autres pierres hautes d'un mètre environ. Il serait absurde de vouloir comparer de pareils cercles avec nos monuments mégalithiques. Autant qu'on peut le savoir, la pierre centrale représente une divinité locale appelée Vétal ou Bétal qui, comme Nadzu-Pennu, une des divinités inférieures des Khonds, est tout simplement représentée par une pierre brute placée sous un arbre. En ce qui concerne Vétal, il paraît que lorsqu'on fait un sacrifice, — généralement celui d'un coq, — toutes les personnes intéressées apportent leurs pierres et les disposent d'une façon circulaire autour du lieu où la cérémonie doit s'accomplir; de là le cercle. Aucun de ces prétendus monuments n'est ancien, et l'on ignore quand et comment commença le culte de cette divinité. C'est évidemment une superstition locale de quelque tribu indigène, superstition qui s'est accentuée dans ces derniers temps, grâce à la tolérance de notre gouvernement; car cette secte est haïe et méprisée par les Brahmanes. En réalité, il serait difficile de reporter à plus de cent ans l'histoire de cette forme d'architecture; il se peut qu'elle soit plus ancienne, mais rien ne le prouve.

Il n'y a rien dans ce qui précède qui nous conduise à admettre une analogie, et par suite une connexion réelle entre l'Inde et l'Europe. Le

sacrifice d'un coq à Vétal, en cas de maladie, rappelle les sacrifices à Esculape, de même que les sacrifices humains et les bois sacrés des Khonds sont en apparence tout-à-fait druidiques; cependant, personne ne prétendra que Vétal et Esculape soient le même dieu ou bien que les Khonds soient Celtes; or, sans cela, il n'y a pas d'argument possible. Il en est tout autrement lorsque l'on passe aux usages funéraires des tribus aborigènes de l'Inde. Ici, les analogies sont si frappantes qu'il est difficile de les considérer comme accidentelles, et non moins difficile de comprendre quand et comment purent avoir lieu les relations qu'elles supposent.

Comme ceux d'Europe, les monuments funéraires de l'Inde peuvent se diviser en deux grandes classes, les dolmens et les tumulus. Dans

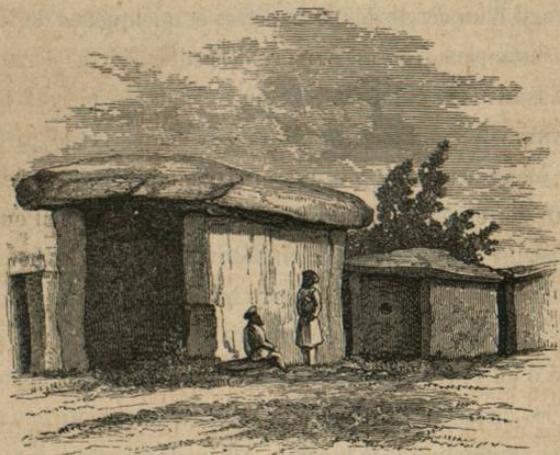


Fig. 205. — Dolmen à Rajunkoloor (Hindoustan).

l'état actuel de nos connaissances, il est difficile de dire quels sont les plus nombreux. D'après le colonel Meadows Taylor (1), qui est notre principale autorité dans la question, les dolmens sont de deux sortes : ceux qui consistent en quatre pierres, dont trois supports et une pierre de recouvrement, — ce qui laisse un côté ouvert, — et ceux dont la chambre est fermée par une quatrième pierre. Dans le dernier cas, la quatrième pierre présente invariablement une ouverture circulaire,

(1) Voir un mémoire de lui dans les *Transact. of Roy. Irish Academy*, XXIV, p. 329.

comme l'on en voit dans les dolmens circassiens (fig. 192 et 193) et dans celui de Trie (fig. 127). Ces formes apparaissent toutes les deux dans la gravure ci-dessus (205), qui représente deux dolmens situés à Rajunkoloor, dans la province de Sholapore, non loin de la jonction de la Bheema et de la Kistnah. Les pierres latérales du plus grand de ces monuments mesurent 4^m60 de long, 2^m70 de haut et 30 centimètres d'épaisseur. La dalle supérieure a 4^m75 sur 3^m25, et l'espace interne 2^m40 sur 1^m80, ce troisième support n'étant pas placé tout-à-fait au fond, mais entre les pierres latérales. La même disposition se voit dans le dolmen fermé, où deux des pierres sont situées entre les deux autres, comme le montrent les fig. 207 et 208. L'intérieur du dolmen fermé

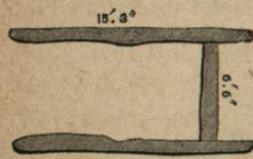


Fig. 206. — Plan du dolmen ouvert.

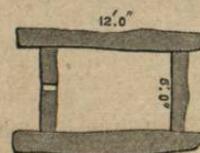


Fig. 207. — Plan du dolmen fermé.



Fig. 208. — Vue du dolmen fermé.

contenait un peu de terreau à la surface. Plus bas, l'on trouva une terre d'un gris blanchâtre, apportée du dehors, ainsi que des cendres humaines, des débris d'ossements, du charbon de bois et des fragments de poterie rouge et noire. Tout cela reposait sur la roche sur laquelle est érigé le dolmen. L'on n'a absolument rien trouvé dans les dolmens ouverts, mais nous ne savons pour quelle cause. On ne peut guère cependant y voir autre chose que des tombeaux, car ils sont mêlés indistinctement avec les autres, dont ils ne diffèrent que par l'absence du quatrième support, comme le montre notre gravure. Tous ces dolmens sont groupés d'une façon aussi régulière que les tombeaux de nos cimetières; mais à côté se voient des cairns irrégulièrement espacés et montrant, dans la manière d'enterrer les morts, une distinction dont il est aujourd'hui difficile de donner la raison.